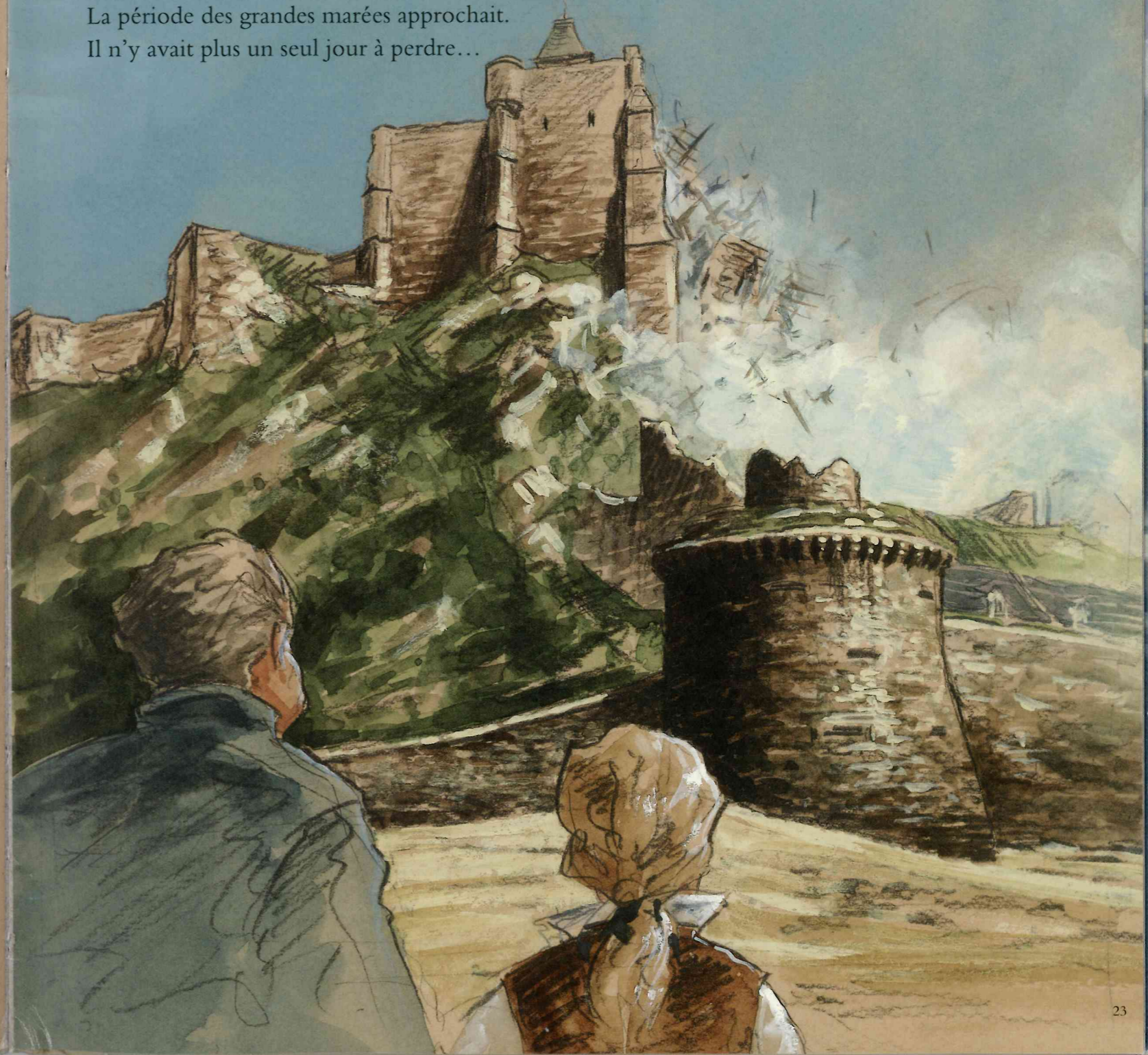


nfirmerie, sœur Euphrasie
réussi à convaincre
fois pour toutes
recteur de la laisser
arer du bouillon
iande aux malades
fallait remettre
ied.
e à cela, ma mère
enait peu à peu
forces...
le problème
aurait: comment
re sortir de l'ancienne
ye?
s les jours, lorsque
arée nous le permettait,
et moi tournions autour
Mont pour essayer de trouver un itinéraire; un passage praticable que personne ne connaissait.



ain... Malgré les encouragements de Jules, le doute me gagnait.
un jour, un grondement s'est fait entendre...

Un grondement étrange, sourd, qui a résonné dans toute la baie...
Nous avons juste eu le temps de lever les yeux pour apercevoir la masse de l'hôtellerie
qui basculait dans le vide: les fissures avaient eu raison du bâtiment, qui venait de s'écrouler
d'un bloc au pied de la forteresse! Pendant de longues minutes, nous sommes restés immobiles, à
regarder la poussière retomber sur le village.
La surprise passée, le visage de Jules s'est éclairé d'un sourire radieux:
«Le ciel nous vient en aide, petit!
– Comment ça? demandai-je sans comprendre.
– Mais, bon sang! Regarde! Le voilà, notre passage pour sortir de la prison!» me dit-il
en montrant la muraille éventrée au milieu des gravats.
La période des grandes marées approchait.
Il n'y avait plus un seul jour à perdre...



Le surlendemain, au soir, Jules monta tranquillement vers la forteresse pour prendre sa garde de nuit. Comme d'habitude, il portait à l'épaule l'épaisse couverture de laine dans laquelle il se roulait pour affronter le froid nocturne de la prison.

«Tu es de plus en plus frileux, Jules ! plaisanta le gardien de l'entrée. Gras comme tu es, tu ne dois pourtant pas souffrir du froid !

– Tu verras quand tu auras mon âge ! répondit Jules en riant. Allez, bonne nuit quand même ! » ajouta-t-il à l'adresse de son collègue.



Aussitôt arrivé dans la petite pièce qui lui servait de loge, Jules laissa glisser la couverture jusqu'au sol :

«C'est bon, petit ! Tu peux sortir...»

– J'ai failli étouffer là-dedans ! chuchotai-je en me débarrassant de l'épaisse toile.

– L'essentiel, c'est que tu sois entré sans qu'ils te voient. Maintenant, cache-toi dans un coin pendant que je fais ma ronde.»

Sans perdre une seconde, Jules s'était élancé dans les galeries.

Il revint une heure et demie plus tard, l'air satisfait :

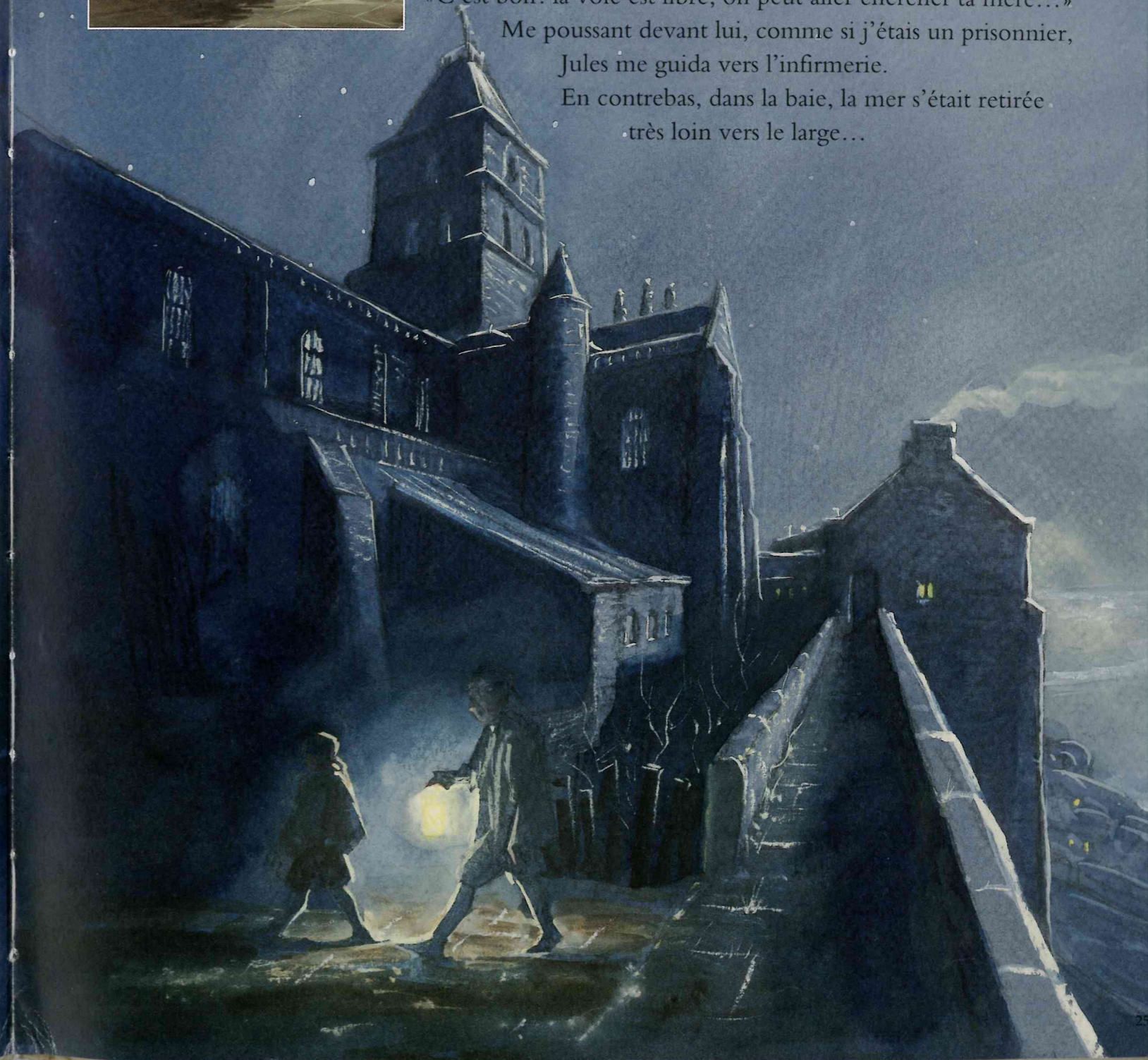
«C'est bon : la voie est libre, on peut aller chercher ta mère...»

Me poussant devant lui, comme si j'étais un prisonnier,

Jules me guida vers l'infirmerie.

En contrebas, dans la baie, la mer s'était retirée

très loin vers le large...





Sans bruit, nous sommes entrés dans le petit édifice qui abritait les malades. Ma mère nous attendait dans son lit. Nous l'avons aidée à enfiler quelques vêtements chauds que Jules avait apportés, et nous sommes sortis.

Dans un angle de la pièce, assoupie sur une chaise, la sœur Euphrasie n'avait pas bougé. Je me suis toujours demandé si elle dormait vraiment à ce moment-là...

Suivant les indications de Jules, nous nous sommes engagés dans le labyrinthe de couloirs et de salles voûtées qui s'étale dans le sous-sol de l'ancienne abbaye. En apercevant des fusils rangés le long d'un mur, j'ai jeté un regard à Jules...
«Ne t'inquiète pas, petit ! Ça fait des mois que nous n'avons plus de munitions.»



Des escaliers à descendre, des portes et des grilles à franchir, d'autres escaliers à monter...

Sans que j'aie bien compris notre itinéraire, nous nous sommes retrouvés dans les ruines de l'hôtellerie.

Dans la journée, des ouvriers avaient commencé à y installer des échafaudages pour déblayer le chantier. En nous faufilant parmi les planches et les épaisses poutres, nous avons commencé notre descente vertigineuse vers le pied de la forteresse.



« Surtout, avancez doucement ! disait Jules.
Le plus important, c'est de ne pas faire de bruit... »
Avec d'infinies précautions, nous nous sommes
glissés parmi les blocs écroulés et les pièces
de charpente éparpillées.
Malgré ses forces revenues, ma mère
avait bien besoin de notre aide à tous les deux
pour progresser au milieu des obstacles.



Plus d'une fois, un pas de travers a provoqué la chute d'une pierre.
Mais les sentinelles n'y prenaient plus garde, tant il est vrai que les gravats
n'avaient pas besoin de nous pour dégringoler...
Il nous a fallu près d'une heure pour atteindre le pied du monticule, et nous enfoncer
dans les broussailles pour contourner les remparts et les sentinelles qui y montaient la garde.
C'était bientôt la pleine lune, mais heureusement de lourds nuages encombraient le ciel.

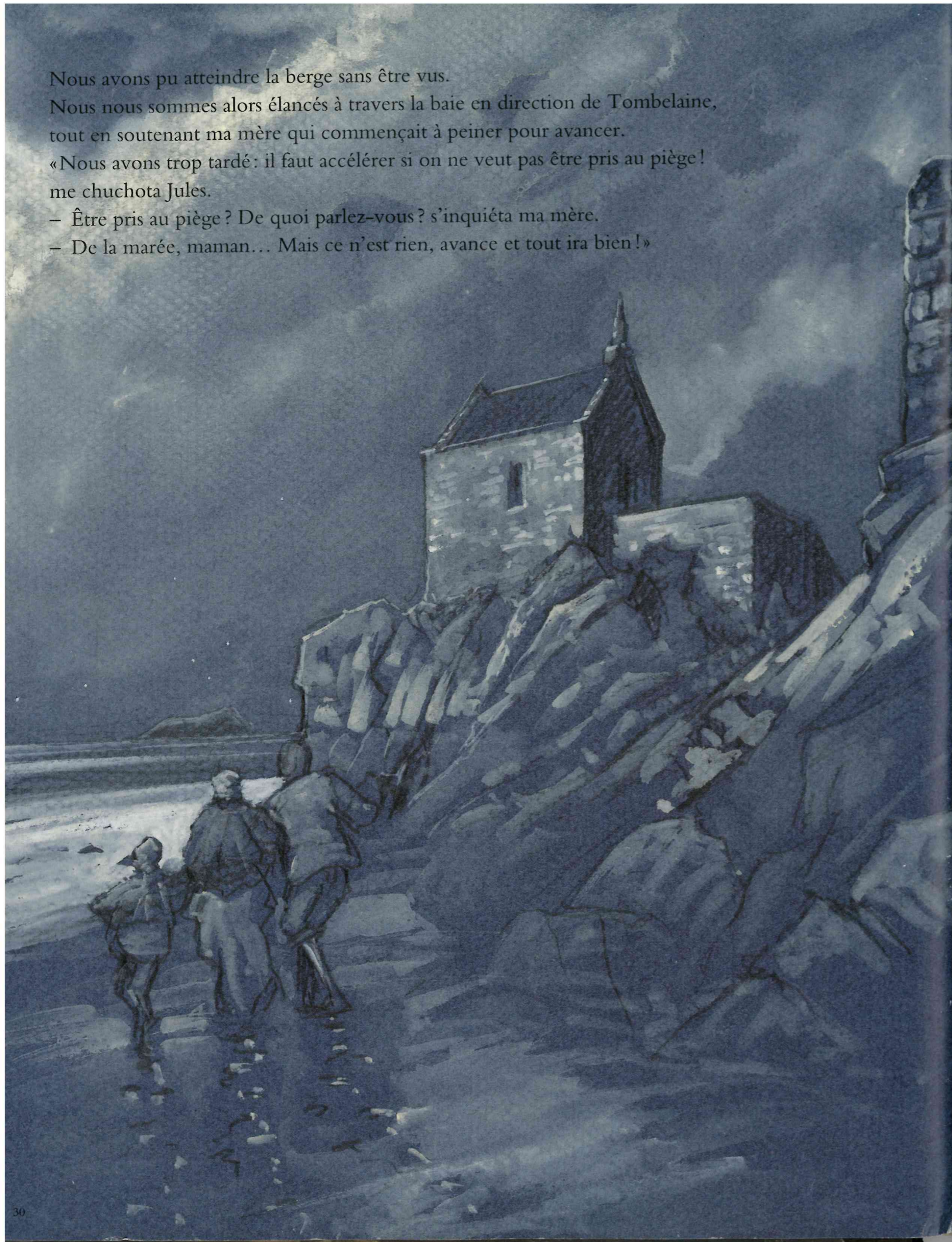
Nous avons pu atteindre la berge sans être vus.

Nous nous sommes alors élancés à travers la baie en direction de Tombelaine, tout en soutenant ma mère qui commençait à peiner pour avancer.

«Nous avons trop tardé: il faut accélérer si on ne veut pas être pris au piège!» me chuchota Jules.

– Être pris au piège? De quoi parlez-vous? s'inquiéta ma mère.

– De la marée, maman... Mais ce n'est rien, avance et tout ira bien!»



Nous progressions malgré la vase qui nous collait aux pieds.

«Le plus dur est fait!» pensai-je en me retournant vers le Mont.

C'est là que j'ai vu les deux silhouettes qui étaient à nos trousses.

«Jules!» me suis-je écrié en désignant du doigt les deux ombres qui gagnaient du terrain.

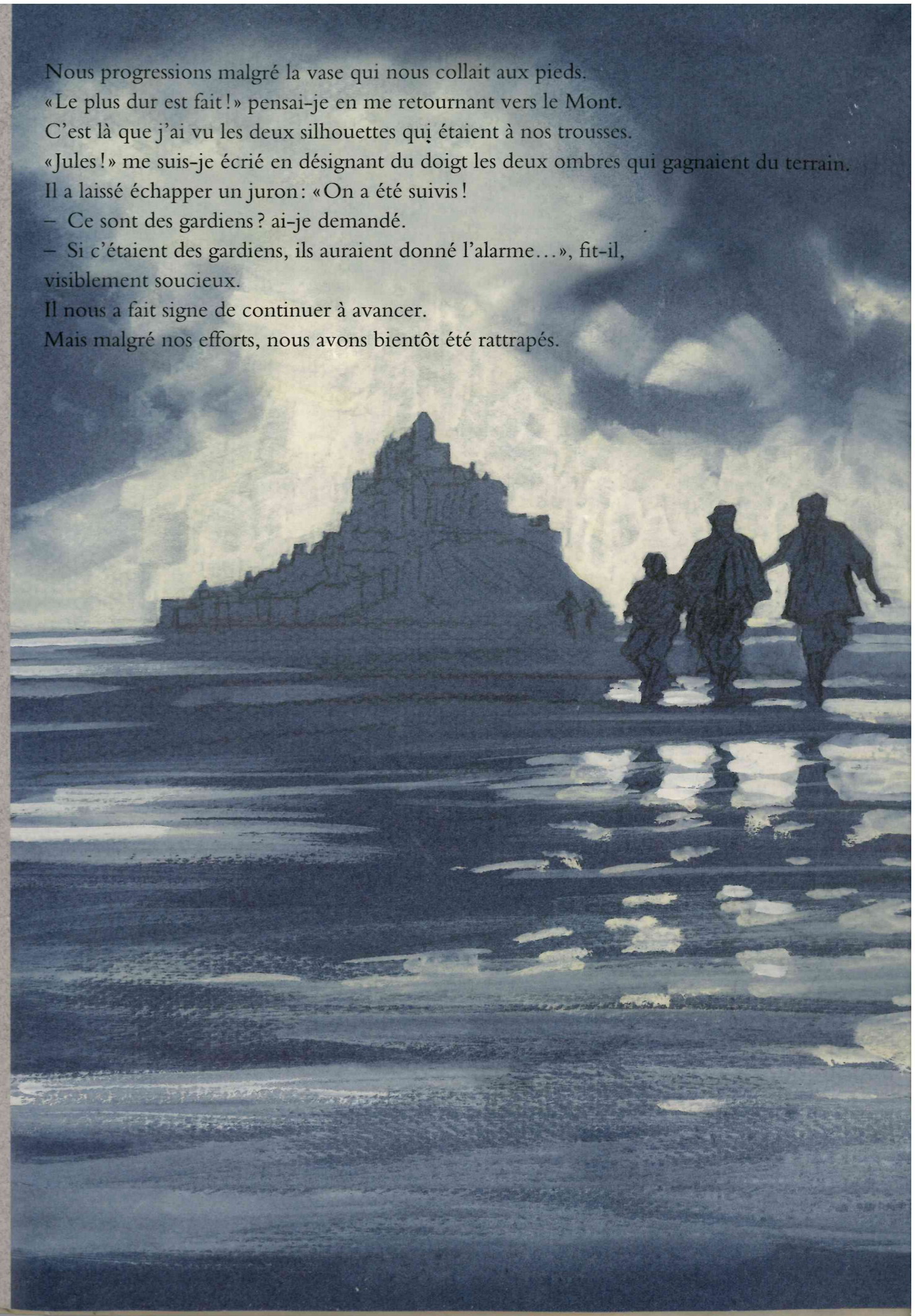
Il a laissé échapper un juron: «On a été suivis!»

– Ce sont des gardiens? ai-je demandé.

– Si c'étaient des gardiens, ils auraient donné l'alarme...», fit-il, visiblement soucieux.

Il nous a fait signe de continuer à avancer.

Mais malgré nos efforts, nous avons bientôt été rattrapés.



«Ça alors, un gardien et une prisonnière qui se font la belle... Et avec un gamin, en plus!»

Armé d'un couteau, l'un des deux poursuivants s'était approché de Jules:

«Nous aussi, ça nous intéresse de partir d'ici! Où est-ce que vous courez comme ça, avec une malade qui se traîne? Vous avez bien un plan!?»

– Tu ne crois quand même pas qu'on va te le dire! répondit Jules d'une voix ferme.

– Qu'est-ce que vous avez prévu pour vous faire la malle? hurla le prisonnier.

– Parle moins fort! Tu vas nous faire repérer, imbécile!

– Je m'en fiche! J'ai rien à perdre, moi!... Alors? Où vous allez?

– Toi, va au diable!» fit simplement Jules.

D'un bond, l'homme se jeta sur lui, et lui planta son couteau en pleine poitrine.

Ma mère avait étouffé un cri. Jules s'était effondré sur le sable.

«Alors, où vous allez? a continué le bandit en pointant le couteau vers ma mère.

– Derrière Tombelaine. Un bateau nous attend», ai-je avoué dans un souffle.

Le prisonnier s'est tourné vers moi, et m'a lancé un sourire glacial:

«Eh bien, voilà! C'était pas compliqué!»

Un coup de canon a alors retenti sur le Mont... C'était le signal pour annoncer une évasion.



«Ho! ho! On dirait qu'on s'est aperçu de notre absence», fit l'homme.

Et, regardant Jules allongé à terre, et ma mère à bout de souffle, il ajouta en ricanant:

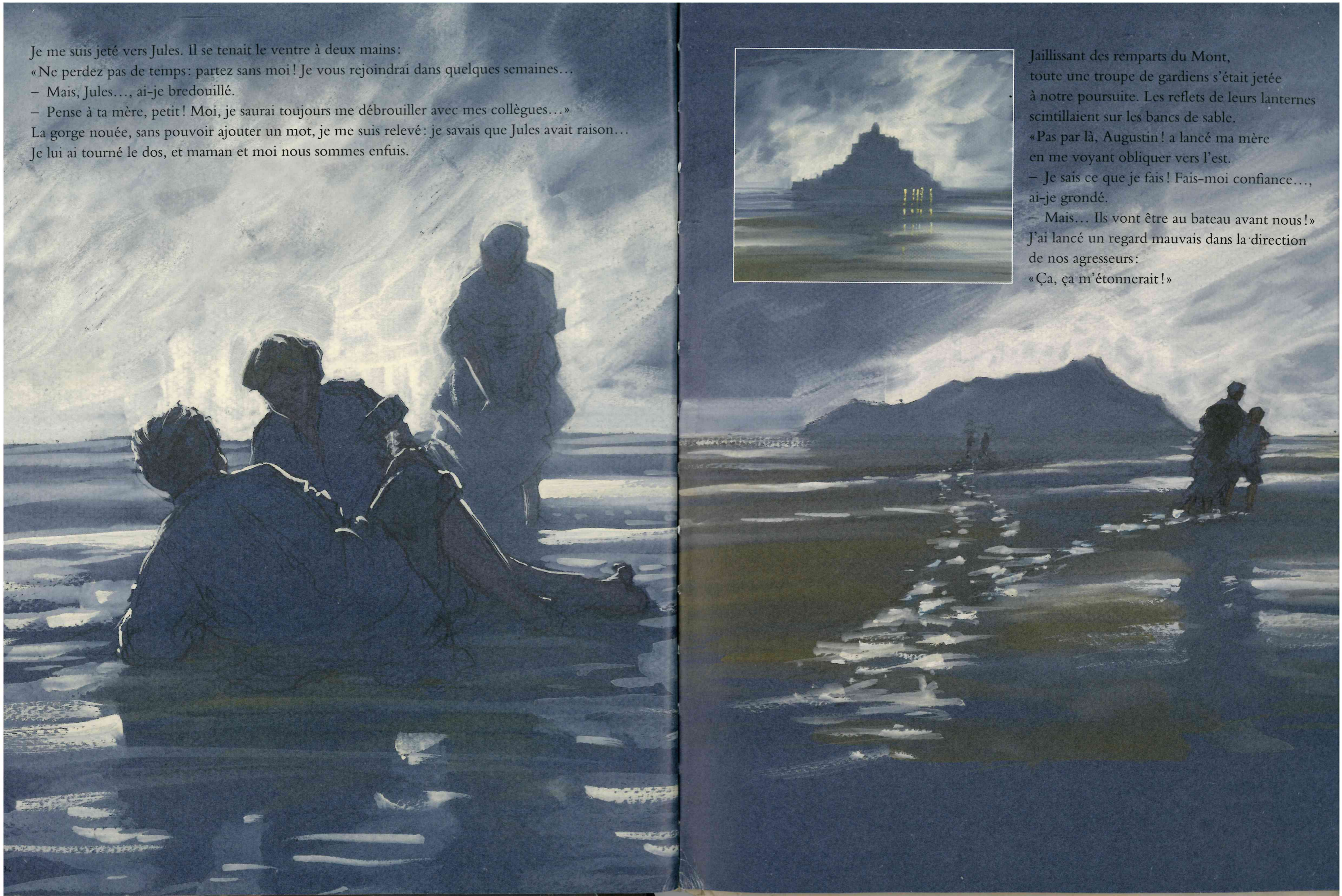
«Vous avez l'air un peu fatigués, mais à votre place, je ne traînerais pas dans le coin!»

Son compagnon éclata de rire, et ils s'élancèrent vers Tombelaine.

Je me suis jeté vers Jules. Il se tenait le ventre à deux mains:
«Ne perdez pas de temps: partez sans moi! Je vous rejoindrai dans quelques semaines...»
– Mais, Jules..., ai-je bredouillé.
– Pense à ta mère, petit! Moi, je saurai toujours me débrouiller avec mes collègues...»
La gorge nouée, sans pouvoir ajouter un mot, je me suis relevé: je savais que Jules avait raison...
Je lui ai tourné le dos, et maman et moi nous sommes enfuis.



Jaillissant des remparts du Mont,
toute une troupe de gardiens s'était jetée
à notre poursuite. Les reflets de leurs lanternes
scintillaient sur les bancs de sable.
«Pas par là, Augustin! a lancé ma mère
en me voyant obliquer vers l'est.
– Je sais ce que je fais! Fais-moi confiance...,
ai-je grondé.
– Mais... Ils vont être au bateau avant nous!»
J'ai lancé un regard mauvais dans la direction
de nos agresseurs:
«Ça, ça m'étonnerait!»



Quelques minutes plus tard, en effet, des cris de détresse ont retenti du côté où se trouvaient les évadés. Ils n'avançaient plus, et semblaient gesticuler en tous sens...

« Qu'est-ce qui leur arrive ? demanda ma mère.

– Il se sont jetés dans la gueule du loup ! dis-je les dents serrées.

– Mon Dieu ! Les sables mouvants ! » s'exclama ma mère, qui venait de comprendre pourquoi j'avais fait un tel détour.



Si le sable et la vase nous avaient débarrassés de nos deux agresseurs, les gardiens, eux, étaient toujours à nos trousses.

Heureusement, nous avons enfin atteint la berge du chenal principal qui s'écoulait entre le Mont et Tombelaine. Le flot commençait à monter, et j'avais déjà de l'eau aux genoux.

« De justesse ! Dans deux minutes, on ne pourra plus passer ! »

En effet, lorsque les gardiens atteignirent le chenal à leur tour, le courant était déjà trop fort. Ils durent battre en retraite...





Comprenant le danger, ils prirent juste le temps d'emmener Jules avec eux, et sauvèrent de justesse les deux prisonniers de la noyade à l'aide d'une corde qu'ils leur lancèrent.

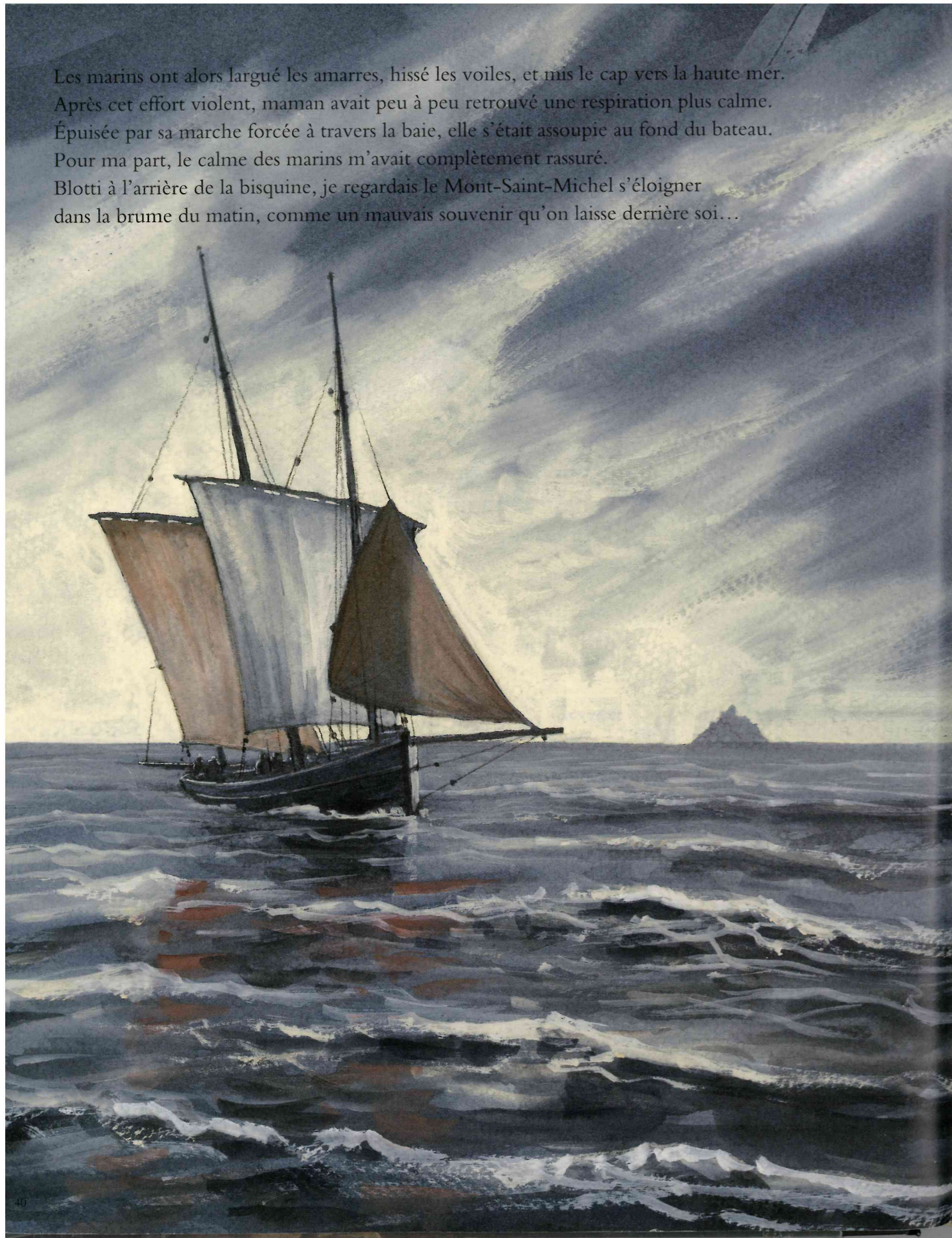


Chassés par la marée, il se replièrent au trot vers le Mont.
De notre côté, nous n'avons pas pu traîner non plus: le flot était aussi sur nos talons, mais c'était un ennemi que je connaissais bien.
Maman était à bout de forces et toussait comme jamais, mais nous sommes finalement arrivés à Tombelaine à temps pour nous mettre à l'abri.

Comme Jules l'avait prévu, la bisquine nous attendait de l'autre côté de l'île.
Les marins nous ont aidés à monter à bord, et nous ont offert à manger et à boire.
C'étaient de solides gaillards, moitié pêcheurs, moitié contrebandiers.
Se rendre complices de notre évasion ne semblait pas les effrayer le moins du monde...
Nous avons attendu deux bonnes heures: le temps que la marée haute soulève le navire, et que le courant nous entraîne vers le large.



Les marins ont alors largué les amarres, hissé les voiles, et mis le cap vers la haute mer. Après cet effort violent, maman avait peu à peu retrouvé une respiration plus calme. Épuisée par sa marche forcée à travers la baie, elle s'était assoupie au fond du bateau. Pour ma part, le calme des marins m'avait complètement rassuré. Blotti à l'arrière de la bisquine, je regardais le Mont-Saint-Michel s'éloigner dans la brume du matin, comme un mauvais souvenir qu'on laisse derrière soi...



Tout cela s'est passé il y a bien longtemps, mais chaque détail de cette aventure est resté gravé dans ma mémoire.

Ma mère a vécu encore de longues années sur l'île de Jersey avant d'être terrassée par la tuberculose : sa maladie des poumons, attrapée dans l'humidité de la prison.

Après sa mort, j'ai quitté Jersey et navigué sur toutes les mers du monde...

Quant à Jules, il ne nous a jamais rejoints. Blessé trop grièvement par le coup de couteau, il est mort deux jours après notre évasion. Il a été enterré sur le Mont-Saint-Michel, dans le petit cimetière de l'église Saint-Pierre.

C'est pour lui que je reviens aujourd'hui.